



Latcho Drom

de Tony Gatlif

fiche technique

France - 1993 - 1h40

Réalisateur :
Tony Gatlif

scénario :
Tony Gatlif

les musiciens tsiganes :
**d'Inde,
d'Egypte,
de Turquie,
de Roumanie,
de Hongrie,
de Slovaquie
de France
d'Espagne**

conseiller musical :
Alain Weber



Résumé

Nous sommes ainsi conviés à un long voyage à travers le temps et l'espace, au long du chemin millénaire qui mena les Roms du nord de l'Inde jusqu'aux rivages de l'Atlantique. La musique nomade évolue, et les noms changent : rom, halab, tzigane, gitan ou bohémien désignant les multiples visages d'un peuple unique. Les étapes se succèdent : l'Inde originaire, l'Egypte, la Turquie puis, au-delà du Bosphore et de Sainte-Sophie, la Roumanie, la Slovaquie, Auschwitz aussi; et encore l'Allemagne, la France des Saintes - Maries, puis l'Espagne profonde. Le fil d'Ariane de cette longue route reste la musique, toute la musique. Elle surgit au travers des fêtes ou de brefs moments de haltes, sur la route. De nouveaux instruments, des danses et des chants entrent ainsi dans leur continuité historique pour une oreille non avertie...

Jean Darrigol
mensuel du cinéma n°58

Critique

Tony Gatlif persiste et signe : il est l'héritier d'une longue tradition, celle du peuple Rom. Par le biais du cinéma, il en est devenu le chantre. Avec **Latcho drom (Bonne route)** le réalisateur des **Princes** s'efface derrière l'art et la manière de donner vraiment la parole à ceux qui ne l'ont pas. Cette parole est, en l'occurrence, musique...Le spectacle est magistral. **Latcho Drom** est un beau film musical et un vrai pari en forme de *road-movie* ancestral - c'est la version originale du genre. Bien avant Kerouac, les beatniks ou la "rock'n roll attitude", bien avant les pionniers du Nouveau Monde, il y a eu d'autres nomades, d'autres aventuriers forcés et ignorés. Et, en tout premier plan, ceux-là qu'on nomme, par excellence, les gens du voyage. Le film s'achève comme tout *road-movie*: au bout du voyage, il y a l'océan, mais un océan de tours citadines. L'aventure va peut-être se terminer, enfermée dans la sédentarité. Alors il faudra encore parler, et raconter, prolonger la

L E E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

mémoire pour se souvenir de l'essentiel, ne pas oublier. C'est là toute la force du travail de Tony Gatlif. C'est ici l'honneur du cinéma que de perpétuer ce bouche à oreille du temps passé.

On n'oubliera ni les pourpres et les safrans du Rajasthan ni les larmes effacées, en groupe, sur le quai d'une gare d'Europe centrale; pas plus que la danse des jeunes gitanes quelque part en Andalousie ou celle des vieilles femmes qui portent en elles la grâce ridée d'une tradition fertile.

Jean Darrigol
mensuel du cinéma 58

Cent minutes de chants, magiques, émouvants. Pas une comédie musicale mais peut-être le premier pamphlet cinématographique uniquement en musique. Les héros ? : des anonymes bien typés. Oh, ne voyez aucun racisme dans cette épithète car **Latcho Drom** est sans doute le plaidoyer antiraciste jamais réalisé. Mais, les autres, souvent, les voient d'un très mauvais œil ces Rom, Halabs, Bohémiens, Tsiganes, Gitans. Eux, assis autour du feu, ils chantent. Ils chantent leur solitude, leurs malheurs, leurs voyages, les exclusions ; et leur histoire millénaire.

Latcho Drom, en langue romani, veut dire Bonne route. Alors pour parler de son peuple, avec un vrai langage d'artiste, sans haine mais avec beaucoup d'efficacité, Tony Gatlif a choisi la musique et refait l'itinéraire de ses ancêtres.

Sa caméra remonte aux origines des Tsiganes, quelque part au nord - ouest de l'Inde qu'ils ont quittée sans raison connue il y a dix siècles et où ils ont laissé une trace profonde, en chanson bien sûr. La caméra, (sompueuse) de Gatlif retrouve leurs descendants en Egypte (savez-vous que le terme gitan, gypsy en anglais, vient du mot Egypte ?), en Turquie, en Roumanie, en Hongrie, en Allemagne, en France, en Espagne.

A chaque étape, le même émerveillement : pas de dialogue, la musique naît

lentement, spontanément, d'un regard d'enfant, d'une soirée au coin du feu, d'un voyage en train...

...Rien n'est affirmé, tout est suggéré. La musique est toujours belle, parfois envoûtante... Comme par magie et avec un vrai talent de cinéaste, Tony Gatlif a réussi son pari.

Jean - Luc Macia

Le Monde 4 novembre 1993

On pourrait dire que **Latcho drom** (Bonne route) est le film le plus vrai de l'année. Pourquoi ? Parce que Tony Gatlif, qui se consacre enfin sérieusement à son peuple, les Gitans (ou Roms), après des détours par des fictions françaises, a décidé de filmer sans sophistication ce qu'ils ont de plus fort, ce avec quoi tout leur être fait *corps*: leurs musiques, leurs danses et leurs chants.

Au-delà de l'émotion que génère **Latcho Drom** par la beauté des chants et musiques, par la vibration envoûtante, par la présence de musiciens qui vivent leur art avec une intensité naturelle - avec *feeling* diraient les *jazzmen* et *rockers* - je trouve un tel film irréfutable. Bien qu'artistiquement, **Latcho Drom** soit impur, voire maladroit, son sujet même rend toute falsification impossible. La ferveur mystique avec laquelle ces manouches de plusieurs coins du monde, chantent, dansent, *sont* leur musique, dépasse toutes les distinctions entre réel et fiction. C'est peut-être même l'un des rares cas où un documentaire ne peut être suspecté de fausseté ou de manipulation. Peu importe la manière dont Tony Gatlif élabore des mises en scène (légères) autour des Gitans, peu importe les petites saynètes qui illustrent didactiquement (elles interviennent çà et là, entre les scènes proprement musicales) le rejet dont ceux-ci sont victimes un peu partout. De toute façon, ces saynètes sont tellement simples et naïves qu'elles ajoutent plutôt une petite touche agréablement candide au film... Ce qui compte, c'est que

dès l'instant où les Gitans - les Louars du Rajahstan (Inde), et autres Roms d'Egypte, Turquie, Roumanie, Hongrie, Slovaquie, France et Andalousie - *entrent* dans leur musique, tous les simulacres possibles et imaginables du cinéma disparaissent. On ne peut pas affecter, jouer un jeu, proposer une version édulcorée de la réalité, tout en chantant avec un sentiment plus profond et naturel que la joie et le bonheur. La plupart de ces Gitans semblent se livrer au lyrisme (étymologiquement) sans arrière-pensée; ils transcendent toute idée de folklore par leur syntonie évidente avec l'univers. Ou alors ce ne sont pas de vrais Gitans, ils miment des chants et des musiques post-synchronisés qui leur sont étrangers; dans ce cas ce sont les meilleurs acteurs de tous les temps et ça revient au même...

C'est en cela que Tony Gatlif a un énorme mérite : il a édifié un meilleur monument que tout plaidoyer sociopolitique. (C'est le contraire du très romanesque et poignant **Temps des Gitans** qui sert avant tout l'artiste Kusturica). Au-delà de toutes les infamies qu'on leur prête généralement, de voleurs de poules à voleurs d'enfants, les Gitans du film existent avec une force et une générosité rares, dès qu'ils saisissent un violon (le plus souvent c'est un violon, ou même un crin-crin), un luth, un accordéon, et laissent parler leur tradition, ou celle qu'ils ont empruntée au pays où ils se sont fixés et qu'ils ont magnifiée...

Tony Gatlif n'agit pas en ethnographe, ni en reporter. Il ne prétend pas "être le premier explorateur avoir pu approcher telle ou telle peuplade, après des mois d'observation qui lui ont permis d'obtenir ce document exceptionnel sur les derniers chants rituels de cette peuplade". **Latcho drom** est filmé carré, en 35 millimètres, pas bougé, ni sale, ni filmé à l'arraché pour faire vrai ; le son est stéréophonique et il n'y a aucun commentaire lénifiant en *voix-off* aucune indication sur les pays traversés. Rien que des sous-titres occasionnels qui tra-

duisent certaines des chansons. Quand des saynètes sont franchement interprétées, elles sont de l'ordre du cinéma muet : des villageois hostiles font décamper les Gitans de leur localité; quelques barbelés, de la neige et un matricule tatoué sur l'avant-bras d'une grandmère chanteuse illustrent une chanson sur Auschwitz (ou des milliers de Gitans furent exterminés) ; la police espagnole fait murer un squatt hébergeant des chanteurs de flamenco. Bref, Tony Gatlif a eu la pudeur et le respect de ne pas réaliser un film pauvre sur des communautés pauvres, qui n'ont pour seul bien que leur vécu musical, mais un film confortable, qui donne leur place à des êtres beaux et nobles comme les Louars de l'Inde, heureux comme les Ghaziya de Haute-Egypte, ou chaleureux malgré le froid et la misère comme les Roms de Roumanie.

Ajoutons qu'en plus de la vérité indéniable de mélodies jamais fluides et policées comme celles de la musique classique tonale (cf. Mozart), mais pleines de dissonances non codifiées, les textes (parfois sous-titrés) des chansons, donnent le sentiment d'assister à une véritable geste de ce peuple nomade. On passe de l'amour courtois (Inde) au pamphlet politique (diatribe sur Ceauscescu en Roumanie), en passant par le blues des camps de concentration. Car Tony Gatlif, en plus de son honnêteté et de sa manière d'adhérer sans misérabilisme au destin et à l'art de ces derniers aèdes, nous démontre au moins une chose : que le blues n'est pas l'apanage des Noirs américains de Chicago et du Mississipi, mais qu'il a un équivalent en Europe et en Asie chez les Roms.

Le réalisateur

Tony Gatlif est né le 10 septembre 1948 à Alger. Il a quitté l'Algérie, comme beaucoup, au tournant des années soixante. Le cinéma est venu à lui, dans le sillage de sa première Ecole. Un préfabriqué, monté en 24 heures sur un terrain vague, dans lequel les autorités avaient le plus grand mal à attirer les jeunes enfants du bidonville.

Filmographie

La tête en ruine	1975
La terre au ventre	1978
Corre Gitano	1981
Les princes	1983
Rue du départ	1985
Pleure pas my love	1988
Latcho Drom	1992/93
Mondo	1995
Gadjo Dilo	1997